
Le surnaturel dans le polar caribéen francophone

Emeline Pierre³⁷

Université de Montréal (Canada)

RÉSUMÉ

Un nombre significatif d'écrivains haïtiens et antillais, attentifs à la latence du magico-religieux dans leur société, mettent en scène le surnaturel au sein du polar. S'il est d'usage que le roman policier conventionnel soit codifié de telle sorte que la résolution du crime se fonde sur une hypothèse de culpabilité et passe par une démarche déductivo-scientifique, plusieurs œuvres à l'étude dans le contexte caraïbe se distinguent par l'irruption de l'inexplicable. Cette présence apparemment impromptue questionne les canons du genre. Le présent article s'intéresse à la fonction du surnaturel caribéen au sein du genre policier.

INTRODUCTION

« Tout le monde sans exception croit au mal. Il y a un discours de rationalisation, pragmatique, mais les croyances aux esprits, aux *quimbois* [...], aux envoûtements imprègnent la société. Chacun entend des histoires là-dessus depuis sa plus tendre enfance ». Telle est la certitude d'un prêtre catholique vivant à la Martinique, lors d'un entretien réalisé par l'anthropologue québécois Raymond Massé (2008 : 197).

³⁷ Emeline Pierre est titulaire d'un doctorat en littératures de langue française de l'Université de Montréal et chargée de cours au sein de la même institution. Elle s'intéresse aux littératures populaires, francophones ainsi qu'aux études gastronomiques. Écrivaine, elle a trois ouvrages à son actif : un essai, *Le caractère subversif de la femme antillaise dans un contexte (post)colonial* (L'Harmattan), un recueil de nouvelles *Bleu d'orage* (Pleine Lune) et de la littérature jeunesse, *Les découvertes de Papille au Bénin* (Ed. Septembre).

Péremptoire, cette assertion dévoile l'ambivalence des Antillais vis-à-vis du surnaturel. Vestige de la colonisation et de la traite négrière, cette spiritualité, telle qu'elle est pratiquée, participe à la construction de l'identité caribéenne. D'après Geneviève Léti, le monde magico-religieux caribéen est le fruit de rencontres entre diverses coutumes d'origines européennes, africaines, indiennes (dans le cas des Antilles françaises) et probablement amérindiennes.

Profondément marqué par un syncrétisme culturel et religieux, l'imaginaire créole des Caraïbes accorde une place de choix à l'inexplicable. Il n'est pas étonnant que la littérature en rende compte, en particulier le polar qui agit comme une caisse de résonance de la société. Pourtant, la présence de l'irrationnel dans le roman policier met en évidence un paradoxe. Il est communément accepté que le genre plébiscite la logique déductive, soit une méthode privilégiant la raison et une démarche scientifique. Or, plusieurs œuvres à l'étude mettent en scène le magico-religieux comme partie intégrante de l'investigation. En effet, aux Antilles, le surnaturel fait partie de la vie courante. C'est ce que soutient Françoise Naudillon dans son article consacré au roman policier populaire de la Caraïbe. Elle y souligne

l'affirmation d'une démarche logico-spirituelle plutôt que logico-déductive, d'une mise à jour des pratiques occultes dans le corps social que l'enquête légitime et [...] d'une reconnaissance irréductible du substrat africain qui travaille ces sociétés en les dépouillant de leurs masques occidentaux (2009 : 98).

Si la présence de l'irrationnel est importune au sein du roman policier, d'Edgar A. Poe à John Dickson Carr, en passant par Gaston Leroux et Agatha Christie, l'histoire du roman policier classique est jalonnée d'œuvres mettant en scène l'inexplicable. Pour cette raison, la fonction du surnaturel caribéen mérite d'être examinée sous les auspices des prédécesseurs qui en ont fait usage. Par cette rétrospective, nous tenterons de savoir si le recours au « raisonnement illogique » relève d'une démarche esthétique qui impliquerait l'apparition de nouvelles conventions.

1. L'ÉTRANGE ET LE ROMAN POLICIER : UNE RENCONTRE IMPROBABLE

Le tiraillement entre la raison et l'irrationnel n'est pas inédit dans le roman policier, bien que celui-ci donne la préséance à la logique cartésienne. Dans son ouvrage intitulé *Le roman policier : introduction à*

la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire, Marc Lits (1993 : 127) aborde la question du « [f]antastique et [du] roman policier ». Reprenant les propos de Thomas Narcejac, le chercheur déclare que « [l]e roman fantastique est inévitablement la tentation de tout auteur policier » (*Ibid.* : 127). Lits rappelle que l'ancêtre du roman policier, « Edgar Poe est reconnu à la fois comme le père du récit d'énigme criminelle et comme l'un des grands initiateurs de la littérature fantastique » (1993 : 127). Dans le domaine français, Gaston Leroux se démarque par une production de romans policiers imprégnés de fantastique. Il est d'ailleurs considéré autant comme l'un des instigateurs du roman policier que de la littérature fantastique. Cette apparente flexibilité du genre ne peut faire oublier que le roman policier conventionnel s'articule autour de raisonnements logiques. Dès le début du XXe siècle, dans une charte adressée aux auteurs de romans policiers, Van Dine stipule que « la manière dont est commis le crime et les moyens qui doivent amener à la découverte du coupable doivent être rationnels et scientifiques » (1928 : en ligne). L'irrationnel est donc mis à l'index, malgré tout il est possible de relever un nombre significatif de romans policiers qui empruntent au surnaturel.

Au XIXe siècle, l'Europe confirme sa fascination pour le paranormal. La littérature devient le réceptacle de cet engouement. Les débuts du roman noir américain sont aussi marqués par une proximité entre le paranormal et le rationnel. C'est le cas de l'œuvre de Seabury Quinn qui met en scène un protagoniste français, Jules de Grandin. Surnommé le Sherlock Holmes du surnaturel, cet enquêteur du bizarre est le héros de plusieurs aventures.

Aujourd'hui, on assiste à une floraison de romans policiers fantastiques consacrés aux « enquêteurs de fantasy [qui] vivent dans des mondes où la logique doit parfois s'accommoder des dieux ou des démons, des fantômes ou des vampires. Cela ne les empêche pas de mener l'enquête de leur mieux et de traquer les coupables³⁸ ». Tout bien considéré, l'histoire du roman policier est parsemée d'emprunts au surnaturel.

À vrai dire, les personnages du *hougan*, de la *hounsi*, de la *séancière* et du quimboiseur font partie du réalisme caribéen. La mise en scène de ces protagonistes, dans le polar, ne devrait pas surprendre d'autant plus que la représentation du surnaturel « obéit à une *fonction du réel* »

³⁸ Babelio, blog littéraire, <http://www.babelio.com/quiz/2283/Enqueteurs-de-fantasy>, consulté le 29 novembre 2016.

(Chelebourg, 2006 : 17). C'est dans ce cadre que le polar et le vaudou s'associent.

2. POLAR ET VAUDOU

Vaudou : le vocable déclenche des envolées imaginaires alimentées par un traitement cinématographique axé sur l'épouvante. Quant au Dictionnaire des synonymes, il reprend cette perception à son compte en proposant comme acceptions au mot vaudou, les termes « sorcellerie » et « magie » (en ligne). En dépit de « siècles de dénigrement et la projection des fantasmes occidentaux sur la “barbarie” et la “sauvagerie” des “nègres” – [le vaudou] connaît aujourd'hui une réhabilitation et une reconnaissance » (Hainard et al., 2008 : 11), singulièrement dans le domaine littéraire.

L'histoire de la littérature haïtienne est ponctuée d'œuvres mettant en scène l'imaginaire vaudou (Frédéric Marcelin, *Marilisse* ; Jacques Stephen Alexis, *Les Arbres musiciens* (1957) ; Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée* (1944) ou *Hadriana dans tous mes rêves* (1988) de René Depestre. C'est à la suite de ces prédécesseurs que Gary Victor introduit le vaudou dans son œuvre. Si sa filiation est indiscutable, il s'en démarque par son choix générique, le polar, et par la forme, à savoir la série. Victor s'emploie à représenter le vaudou « dans sa dimension criminelle » (Béchacq, 2008 : 33). Cette vision correspond davantage à la structure du roman noir qui est obsédé par la mort et le crime.

Dès la publication de l'ouvrage *Les cloches de La Brésilienne* (2006), l'inspecteur Deuswalwe Azémar - un justicier empruntant ses méthodes aux voyoux - se distingue. L'enquêteur doit composer avec une société secrète implantée dans la campagne haïtienne. Il appartient à la lignée de « [v]éritables nettoyeurs du crime, ils laissent la plupart du temps derrière eux des scènes de désolation, n'offrant guère d'écart entre enquêteurs et criminels » (Maleski : en ligne). Son prénom, à connotation religieuse – Deuswalwe – rappelle l'omniprésence du religieux dans le quotidien haïtien. Ce personnage devient ensuite récurrent et est mis en vedette dans *Saison de porcs* (2008) et *Soro* (2011).

Dans *Saison de porcs*, l'agent Colin, ancien coéquipier du policier Azémar, s'écarte du droit chemin et succombe à la pression sociale en se laissant corrompre par un homme politique. L'inspecteur s'en désole :

« [v]oici comment une société pouvait réduire un jeune homme au départ plein de vie, plein d'espoir, plein de bonne volonté à cet état de loque humaine » (*SP* : 51). Sa décadence est si grande qu'il se retrouve mêlé à un trafic d'organes d'enfants haïtiens pour le compte d'une secte américaine. Contre toute logique, le visage de Colin se métamorphose peu à peu en groin de porc. À la fin de l'ouvrage, il a un « faciès porcin [...] Deux canines proéminentes pendaient de la partie supérieure de son groin » (*SP* : 101). De façon mystérieuse, ce monstre parle. Pourtant, cette incongruité n'ébranle nullement l'inspecteur Azémar qui entretient des conversations avec le mutant. Ce dernier le sollicite afin qu'il vienne à sa rescousse. Il faut dire que le policier « était particulièrement consulté pour les affaires qu'on pensait du domaine de l'occulte » (*SP* : 41). Seul son supérieur, le commissaire Solon, se montre dubitatif. Son effarement atteint son comble quand Azémar lui explique, sans sourciller, que l'âme d'une jeune fille est destinée à être vendue. Incrédule, Solon rétorque : « Vous ne vous moquez pas de moi, Inspecteur ? demanda le commissaire, ahuri » (*SP* : 44). Son adjoint objecte : « Vous avez passé trop de temps aux États-Unis, Commissaire, [...]. Vous perdez de vue nos réalités. Ce que je vous raconte est la stricte vérité » (*SP* : 44).

L'homme-animal participe au trafic d'organes d'enfants dépecés dont les membres sont récupérés en vue de prolonger l'existence d'Américains âgés et fortunés en quête d'immortalité. À charge pour l'inspecteur de suivre le fil d'Ariane, durant son enquête, qui lui permettra de délivrer les captifs. Par l'entremise de Colin, le roman exploite la thématique de la transformation, chère à l'imaginaire créole. Dans une entrevue accordée à Jobnel Pierre où il explique son rapport au « merveilleux », Victor déclare :

[q]uand vous dites que j'accorde beaucoup d'importance au merveilleux, on a l'impression que le merveilleux ici a quelque chose d'extérieur à notre vie, un peu comme les Occidentaux conçoivent la notion du merveilleux. Moi, je n'accorde pas d'importance au merveilleux. J'écris des histoires, je peins des personnages qui sont dans le monde réel. Et le monde réel chez nous est un espace où le réel et l'imaginaire sont si imbriqués qu'on n'est plus capable de faire le distinguo. On ne peut pas écrire de texte fantastique en Haïti, du moins comme on définit le fantastique en Occident. Chez nous, un texte fantastique serait un texte où l'auteur veut démontrer l'inexistence de la métamorphose en animal par exemple. Notre réalité est donc quelque chose de complexe, de mouvant, un corps à corps fabuleux dans un espace où les sentiments sont constamment exarcerbés. Il n'y a plus de frontière entre la vie et la mort, le visible et l'invisible. [...]

Disons donc que j'accorde de l'importance au réel, à la vie et à la mort, au visible et à l'invisible comme on le vit chez nous. Comme je l'ai vécu, comme j'ai senti les hommes et les femmes le vivre autour de moi (2011 : 436).

L'écrivain proteste contre l'étrangeté du surnaturel au sein de son œuvre au même titre que la classification de sa production dans le genre du fantastique.

Avec *Soro*, l'auteur exploite le mythe du zombi et la peur qu'il suscite. C'est le scepticisme de l'inspecteur qui met à jour un meurtre maquillé en décès accidentel. Bernés par la croyance populaire, plusieurs personnages sont persuadés d'avoir vu le zombi de Jacques Philostène, un célèbre peintre, qui aurait trouvé la mort durant le tremblement de terre survenu le 12 janvier 2010. Le cataclysme sert d'alibi : « [l]e séisme peut tout masquer » (*Soro* : 77). Croyant avoir été en contact avec un zombi, son amante est au bord de l'hystérie. Épouvantée, elle certifie : « Ne t'approche pas de moi ! Je suis maudite, Deuswalwe. Je suis bonne pour l'enfer » (*Soro* : 53). Si l'explication « sorcière » semble convenir au plus grand nombre, il n'en est pas de même pour Azémar qui réplique : « Marie-Marthe, restons logiques bien que ce soit très difficile dans ce putain de pays surtout quand la terre peut nous engloutir à tout moment » (*Soro* : 53). Désabusé, il évoque la manipulation des masses. L'investigateur formule un discours social sur l'obscurantisme qui pervertit la réalité : « l'assassin fait en sorte que ceux qui ont vu Jacques Philostène après le séisme croient qu'ils ont eu affaire à un revenant, à un zombi. Facile dans un pays où les gens sont aussi crédules » (*Soro* : 107). Ces propos agissent en écho à *Saison de porcs* où Azémar déplore que « [c]es maladrins [...] tirent leur pouvoir de la peur, de la croyance unanimement partagée qu'ils sont puissants » (*SP* : 45). Il dénonce ainsi tous ceux qui profitent de la croyance au surnaturel pour réaliser leurs sombres desseins :

Nous ne pouvons nous laisser berner continuellement par des imposteurs, Marthe. Nous pouvons lutter contre eux. [...] Nous ne devons pas leur donner pouvoir sur nos vies, martela-t-il. Ils nous tiennent par la terreur. Il suffit que nous n'ayons plus peur pour que la chaîne se casse [...] Ces choses se nourrissent de notre peur. De notre ignorance. Il faut les écraser comme des cafards (*SP* : 87-88).

En réalité, Gary Victor fait partie de ces « *peintres vivants de leur milieu et observateurs subtils et souvent satiriques de ses particularismes et de ses travers* » (N'Zengou-Tayo, 1998 : en ligne). Bien que *Soro* et *Saison de porcs* semblent réprover la grande place occupée par le

mysticisme dans la société haïtienne, ils laissent le lecteur dans le doute. Si les textes condamnent certaines croyances liées au vaudou, des faits demeurent étranges et inexplicables.

3. VAUDOU : LE CAS DE CHALUMEAU-NUÉIL

Bien des écrivains antillais signalent leur fascination pour le vaudou. Dans *Pourpre est la mer*, paru en 1997, « l'appareillage » vaudou est mis en place : prêtresse, transe, sacrifice et cérémonie. Odile, une métisse guadeloupéenne, vivant aux Saintes, est une initiée. Elle convie l'inspecteur à une cérémonie qu'elle organise. Le soir venu, accompagné d'une collègue antillaise, Reine Gaubert, l'enquêteur honore l'invitation d'Odile. Au son du tambour *assotor*, Reine « n'en menait pas large » (PM : 77) puisqu'il produit un bruit de « tonnerre assourdissant, comme si cent mille diables de la vieille Afrique voulaient alerter le ciel et la terre » (PM : 77). Dans un souci de réalisme, un chant liturgique est intégré au texte ainsi qu'une abondante terminologie vaudou : « Ougou », « Assotor », « loa », « poteau-mitan », « Legba-Petro », « Baron-Samedi », « mambo », « *houssi* », « possession », « *guédés* », etc. (PM : 77-80). Venant à la rescousse de Laprée, un Corse, fraîchement arrivé aux Antilles, et peut-être aussi du lecteur non créolophone, Reine s'évertue à interpréter les termes créoles. Peu familier avec les pratiques vaudouesques, Laprée promène un regard d'ethnologue sur la cérémonie, assisté en cela par les précisions didactiques de sa collègue. Prise de terreur, étonnamment, elle sombrera dans un sommeil profond. Aussitôt, l'inspecteur est invité à boire une mixture qui le plonge dans un état de léthargie.

Un vertige s'empara de Laprée. L'impression de tomber dans un puits sans fonds. Il lutta pour ne pas sombrer. [...] il distingua la grange de son père. [...] Son frère aîné et sa mère s'activaient avec des outils autour du tracteur. Leurs gestes n'avaient pas l'efficacité calme des paysans au travail. Leurs mains tremblaient. Enfin, l'un aidant l'autre, ils parvinrent à ce qu'ils voulaient : dévisser les points de serrage des freins (PM : 81).

C'est durant sa torpeur qu'il verra la scène du meurtre de son père par son propre frère et sa mère, un crime survenu durant sa jeunesse. Même s'il n'enquête pas sur ce fait, cette mort suspecte, non élucidée, ne cesse de le hanter.

Laprée n'assista pas à l'accident, mais une tache grise soudain, apparut, pris les contours du tracteur renversé. Le lourd moyeu de la roue broyait la poitrine du père. De la bouche renversée s'échappaient du sang et du

vin mêlés. Le grand frère sortit d'un buisson, chaussait d'étranges sandales en lanières de pneus. D'une main cette fois ferme, il resserra les vis des freins. Il s'éloigna enfin, en prenant garde à poser ses pas dans les rainures du tracteur (*PM* : 82).

La description précise du meurtre est digne d'une investigation policière car

tous les éléments nécessaires à la compréhension de l'énigme : les circonstances de la mort (tracteur renversé), l'arme du crime (le lourd moyeu de la roue), l'« état » du cadavre, l'identité du meurtrier (le grand frère), l'acte criminel en lui-même (le frère resserre les vis) et la manière dont il a tenté de brouiller les pistes (en ne laissant aucune trace de pas). C'est donc bien ici une séance de vaudou qui s'octroie le rôle traditionnellement dévolu à l'enquêteur, la méthode surnaturelle supplantant efficacement la logique déductive traditionnelle (Maleski, 2003 : en ligne).

Le dévoilement de l'assassinat, lors de la cérémonie, correspond au triomphe du vaudou. L'enquêteur est amené à investiguer son propre passé et peut-être aussi son inconscient. Du coup, « l'expérience vécue par Laprée relèverait ainsi davantage de la psychanalyse que de la magie » (Maleski, *Ibid*), mais le doute est permis d'autant plus qu'une autre révélation est divulguée durant cette soirée. Il s'agit de l'identité des criminels dans l'enquête menée par Laprée. Pour obtenir ces informations, Florémize, une *houmssi*, exécute un rituel incorporant le sang d'un coq sacrifié. Possédée, elle révèle des noms de protagonistes liés au meurtre « en hurlant » (*PM* : 81) Beudry (la victime) et Wanda et Herrera y Santos (les meurtriers). Au début de la cérémonie, Odile avait prédit : « [s]i Ogou le veut bien, alors, ami, *tu verras le meurtre* ! ». On est conduit à constater qu'il ne s'agit pas du crime auquel Laprée s'attend, à savoir l'assassinat de Beudry, mais plutôt celui de son père survenu quelques années plus tôt.

En dépit des révélations délivrées vraisemblablement par Ogou, l'enquêteur n'en tiendra pas compte. Il ressort avec évidence que son raisonnement cartésien est ébranlé :

A deux ou trois reprises, il essaya de prendre ses distances : lui, un flic, un esprit cartésien, on lui infligeait cette cérémonie baroque et on lui promettait que la vérité se ferait jour à travers ces ténèbres ! Mais ces velléités critiques s'engourdissaient vite. Sans pouvoir l'expliquer, il se sentait à la bonne place, au bon endroit – au centre de lui-même. (*PM* : 81)

Pour se rassurer de sa rationalité, il qualifie cette cérémonie de « diableries » (*PM* : 82) qu'il quitte un peu à regret, tout de même,

pour « retourn[er] dans l'univers fade des conventions sociales » (*PM* : 82). Pourtant, dès le chapitre 9 (sur 19), l'identité de deux meurtriers sur trois est révélée, mais le dévoilement de leurs noms est suivi de trois points de suspension, ce qui laisse planer un doute. En réalité, le vaudou ne participe pas à la résolution du crime puisque l'inspecteur privilégie la méthode logico-déductive. Sourde aux révélations d'Ogou, l'enquête se prolonge et entraîne le lecteur dans son sillage.

4. QUIMBOISEUSE ET SÉANCIÈRE

À l'inverse des œuvres de Gary Victor, le recours au surnaturel s'avère essentiel dans la résolution de l'enquête chez d'autres auteurs. C'est le cas des romans de Delsham qui mettent en vedette des investigateurs en proie à la surréalité. Si dans *Chauve qui peut à Schælcher*, Man Antoinise fait figure de quimboiseuse, le roman *Valentin et Soraya* campe le personnage d'une séancièrè basée en France.

Dans *Chauve qui peut à Schælcher*, Man Antoine devient l'allégorie d'une culture traditionnelle vouée à disparaître, mais qui refuse de s'éteindre. Aux yeux de Pierre, un enquêteur martiniquais, elle est une « inquiétante voisine » d'autant plus qu'« [u]ne solide réputation de kenbwazèz accompagnait ses pas » (*CQPS* : 33-34). On se rend compte que Man Antoinise ne correspond pas à l'image traditionnelle de la quimboiseuse. Elle s'apparente à une devineresse qui est dotée de pouvoirs. Elle peut prédire l'avenir et aussi jeter des sorts. D'ailleurs, elle propose à Mireille, la compagne de Pierre, « le moment venu, de l'aider à éliminer toute rivale de sa route » (*CQPS* : 34). Offre que la jeune femme décline. Chacune des apparitions de Man Antoinise coïncide avec la divulgation d'énigmes ayant pour but d'aiguiller Pierre. À charge pour lui de les déchiffrer et de leur attribuer un sens. Demeurant « sourde aux demandes d'explications » (*CQPS* : 35), elle se retire et « s'évanouit dans la nuit » (*CQPS* : 210). Cette femme entretient le mystère qui l'entoure en se réfugiant dans une maison perchée sur un morne, « protégée par une touffé de bambous », à l'écart du monde moderne (*CQPS* : 33). Rappelons que, dans l'imaginaire créole, le morne est empreint de symbolisme du fait que cet endroit servait d'asile à l'esclave en fuite. Réagissant contre la déshumanisation imposée par l'univers de la plantation, le fugitif était contraint au marronnage et à une vie en autarcie. La survie dans les mornes va de pair avec un style de vie marginal. Visiblement, elle refuse de se soumettre à la société de

consommation. Quant à Pierre, il s'installe dans un entre-deux, dans l'arrière-pays, pour s'occuper de sa petite exploitation agricole, loin des affres de l'urbanité. C'est à cette condition que Man Antoinise est disposée à communiquer avec le jeune homme. Garante des pratiques et des croyances ancestrales, sa figure tutélaire vient à la rescousse du jeune homme à chaque fois qu'il se retrouve dans une impasse. De façon inopinée, sans qu'il ne la sollicite – ce qui serait d'ailleurs impossible –, elle lui confie une énigme primordiale à la résolution de l'enquête liée à une menace terroriste. Quand Pierre est à court de pistes à explorer, il part à la recherche de sa singulière voisine. « Il souhaitait entendre Man Antoinise, peut-être pourrait-elle lui suggérer une piste, mais avant la tombée de la nuit, il l'avait cherchée dans tous les coins et recoins des champs avoisinants, sans succès » (*CQPS* : 119). Contrairement aux quimboiseurs que l'on consulte, c'est elle qui va vers Pierre. L'évanescence de la devineresse est le gage de sa liberté. Elle ne résout pas les problèmes en offrant des solutions. Elle propose des mystères qui viennent s'ajouter à l'intrigue policière, ce qui constitue un écart par rapport à la norme. Manifestement, Delsham donne voix au chapitre à un personnage non-conformiste, métaphore de la Martinique profonde. S'exerçant de façon confidentielle, l'irrationnel sort de sa clandestinité.

Dans l'ouvrage collectif *Les détectives de l'étrange : Domaine anglo-saxon Tome 1*, Lauric Guillaud dresse un panorama de l'inexplicable. Son constat, d'ordre général, peut s'appliquer à Man Antoinise. Cette dernière est en contact avec l'invisible et détient « la faculté d'accéder à des réalités refusées au commun des mortels, une sorte de sens intérieur qui permet le contact avec l'autre monde » (2007 : 18). Ce savoir demeure néanmoins dans une sphère parallèle puisqu'il n'est pas reconnu.

Dans les sociétés créoles, la prégnance du surnaturel est telle qu'elle rend le mysticisme acceptable comme explication « logique ». À ce propos, Cévaër affirme que « [l]e roman policier du Sud plante ses intrigues au cœur des sociétés [...] antillaises, là où la tradition et le quotidien se trouvent chargés du surnaturel » (2009 : 48). En réalité, le surnaturel et la logique ne sont pas antagonistes car ils constituent des éléments complémentaires de la réalité caribéenne. Effectivement, l'existence d'un monde invisible est communément admise. Il n'y a pas ce « temps d'incertitude » ou de « réserve » dont parle Todorov dans son étude consacrée au fantastique (1970 : 29). Incontestablement, l'étrange fait partie d'un univers familier. C'est ainsi que chez Delsham,

le personnage de Pierre sert d'intermédiaire entre les croyances au magico-religieux et une logique déductive. Policier expérimenté, Pierre possède une feuille de route impressionnante. En compagnie de William, ce « super-policier » a permis de déjouer plusieurs attentats dans les grandes capitales internationales. En dépit de ses connaissances acquises sur le terrain, il demeure attentif à l'irrationnel.

Dans cet ordre d'idées, voyant que les énigmes énoncées par Man Antoinise s'avèrent justes, malgré lui, William finira par y accorder du crédit après qu'elle lui ait révélé ses propres pensées. Désarçonné par les facultés de la quimboiseuse, le système de croyances du policier métropolitain s'en trouve ébranlé au point où il s'interroge sur le « kenbwa » (*CQPS* : 164). En empruntant un ton didactique, la compagne de Pierre, Mireille (professeure de lettres) se lance dans des explications : « [i]l aurait déjà été réduit à sa plus simple expression, comme n'importe quelle superstition, si tes aînés de Paris n'avaient pas maintenu un colonialisme criminel à la Martinique » (*CQPS* : 164). Servant de refuge, le surnaturel contribue à résister aux assauts d'un impérialisme impitoyable.

Dans *Valentin et Soraya*, l'approche est différente. À l'opposé de Pierre qui n'a pas sollicité l'aide de *kenbwazè* – celle-ci s'est imposée à lui – le commissaire Georges Laval n'hésite pas à consulter Janine, une *séancière*, sa devineresse attitrée. Dès la quatrième de couverture, le lecteur sait que l'enquête se déroulera « sur fond de magico-religieux ». Rappelons que, dans l'univers antillais, la *séancière* « évoque Dieu et ses saints » ; elle peut « voir vos affaires, vous conseiller au besoin³⁹ » (Léti, 2000 : 103, 114). C'est la mission de Janine pour qui « les hommes ne comprennent pas toujours les affaires de Dieu » (*VS* : 83).

Installé en France depuis plusieurs décennies, Laval, d'origine martiniquaise, sollicite les services de Janine alors que l'investigation visant à élucider le meurtre d'une jeune compatriote piétine. Furieux, il sermonne ses collaborateurs : « Vous êtes des nuls. Deux mois, et rien sur ces deux meurtres » (*VS* : 15). À l'abri des regards, il va chercher de l'aide auprès de la *séancière*. Conscient de la marginalité de celle-ci, le commissaire la taquine : « je te passerai les menottes pour escroquerie, exercice illégal de la médecine, et j'en passe » (*VS* : 83). En catimini, il se rend auprès d'elle. « Arrivé dans une ruelle, [le policier] ralentit, vérifie discrètement que personne ne le regarde, entre dans une cour,

³⁹ D'où l'autre désignation du quimboiseur : *gadézafé*.

frappe à une porte et pénètre dans l'officine d'une séancière » (*VS* : 15). Cette dernière l'accueille avec des propos qui ne laissent pas de doute quant à ses méthodes : « [l]'ange Gabriel m'a avertie de ta visite, oui ! » (*VS* : 15). Dans la religion chrétienne catholique, l'ange Gabriel occupe une place de choix puisqu'il est considéré comme un messager de Dieu, celui qui a annoncé la naissance de Jésus à la Vierge Marie. Durant cette séance, l'ange Gabriel est invoqué en tant qu'envoyé du monde invisible pour percer certains mystères (de l'enquête). Loin d'être inconciliable, la foi catholique est associée, malgré elle par ailleurs, à des rites occultes ancestraux.

La séance débute par un cérémonial où Jeanine en appelle à l'ange par des rituels puisant dans la liturgie catholique avec des cierges allumés. Elle fait entrer son client « dans une pièce tapissée de toutes sortes de bondieuserie. Il lui expose son souci. Elle l'écoute, puis lui demande de se taire, de ne plus bouger, même pour respirer. Elle entre en transe. [...] La séancière revient à elle » (*VS* : 16). Durant son état de transe, elle sert d'intercesseur entre l'invisible et le monde des vivants.

Avec des gestes mécaniques, elle craque une allumette, jette la flamme dans l'un des deux récipients de bronze placé devant elle, fait la même chose avec le deuxième. Une fumée rouge se dégage du premier récipient. Une fumée noire, du deuxième. Les deux fumées se mélangent, prennent une teinte bordeaux (*VS* : 16).

Cette couleur servira d'indice au commissaire qui finit par se rendre dans la ville de Bordeaux pour suivre une piste fructueuse. Suite à ce phénomène paranormal, Jeanine déclare, de la part de l'ange Gabriel : « La rouge et la noire, cela ne donne pas forcément bordeaux et tous les frères ne sont pas des Caïn » (*VS* : 16). Dépité par cette énigme, le commissaire réplique : « Tu n'as plus la côte [*sic*] auprès de l'ange Gabriel ou quoi ? D'habitude, il est plus loquace que cela... » (*VS* : 16). Si l'énigme est difficilement compréhensible, de prime abord, elle servira de fil conducteur à l'enquêteur. À ce sujet, Jean-Paul, le frère de Denis qui a menacé celui-ci avec un couteau à cran, ne dispose d'aucun alibi pouvant le disculper. En écoutant la déposition du suspect, le commissaire croit à son innocence pour deux raisons. D'abord, parce que l'arme du crime comporte d'autres empreintes, différentes de celles du suspect, mais non identifiées. Ensuite, les propos de la *séancière* tendent à le blanchir : « [t]ous les frères ne sont pas des Caïn ». C'est la raison pour laquelle « les cris d'innocence de Paul, ont les accents de la sincérité » aux yeux du policier (*VS* : 62). Sans aucun doute, il y a un compromis entre ces deux approches. La méthode logico-déductive

(empreintes) entre en ligne de compte tout comme les propos de la *séancière*.

Quant aux rapports entre l'enquêteur et Janine, ils sont singuliers. Il ne lui témoigne pas de déférence et n'hésite pas à exprimer son exaspération à cause du « gloussement de dindon » de la *séancière* (*VS* : 82). En guise de salutation, le commissaire lui lance une boutade qui la froisse au point où elle proteste en se murant dans le silence. Après une entrée en matière empreinte de familiarité et d'animosité feinte – c'est un rituel – la *séancière* confirme une piste sur laquelle l'investigateur s'est déjà engagé. En pleine transe, alors que « de grosses gouttes de sueur s'écoulaient de son front » (*VS* : 83), Jeanine transmet le message de l'ange Gabriel. « [C]omme à l'accoutumée, [Laval] explose : – Mais que veux-tu que je fasse avec ça !!! [...] L'homme s'en va en jurant qu'il ne remettrait plus les pieds chez elle. En réalité, il frétilait » (*VS* : 83).

L'occulte quitte ainsi les bordures de la société martiniquaise pour s'exercer au cœur de la société française. Pourtant, le commissaire est formel : « [u]ne enquête policière est un mélange de méthodes scientifiques, d'expérience du terrain, de flair et... de hasard » (*VS* : 45) ; ce qui est vrai dans tout bon roman noir, depuis ses débuts aux États-Unis. Il n'empêche que son enquête se déroule tout de même sous le signe du surnaturel : « Le mot ange avait fait tilt ! C'est bien la sérénité d'un ange qui se dégageait des yeux de la photo trouvée chez Denis Deschamps. Il se met alors sans plus tarder à la recherche de l'ange » (*VS* : 83-84). Même s'il n'assume pas complètement sa démarche – il consulte Janine à la dérobée – il s'en ouvre à Sonia, sa collègue martiniquaise qui désapprouve son initiative. En contrepoint, à la suite de sa consultation la plus récente, « George Laval jubile, il imagine la tête de Sonia qui très rationnelle [sic.] méprise les croyances de son pays d'origine » (*VS* : 50). Ce contre quoi la *séancière* le prévient : « Tu te laisses influencer par ta petite Indienne de Basse-Pointe, manzelle, parce qu'elle a des diplômes, ne croit plus dans ce qu'elle appelle bagay vyénèg, affaire de vieux nègre » (*VS* : 16). Cette mise en garde constitue une critique d'une certaine frange de la société, qui en raison d'une grande instruction – Sonia est psychologue et docteure en criminologie – se détourne des croyances traditionnelles au profit d'un rationaliste exacerbé. Elle incarne la figure de l'occidentalisée.

Soulignons, comme le fait Louis-Félix Ozier-Fontaine cité par Raymond Massé, qu'à l'ère contemporaine, les manifestations du

quimbois sont qualifiés de « débris culturels, sans ossature rituelle ou spirituelle » (2008 : 203), dépouillés de ses références africaines à l'inverse du vaudou haïtien. Massé se questionne sur le *quimbois* « comme commentaire symbolique sur la dépendance néocoloniale, sur le mépris ou la carence de reconnaissance » (*Ibid* : 205). L'anthropologue établit une corrélation entre la détresse psychique et psychologique de certains Martiniquais et le recours au *quimbois* afin de donner un sens à leur malheur. Or, le quimboiseur n'est pas consulté en ce sens dans notre corpus, mais plutôt pour assister un enquêteur dans son travail. Ce qui ressort de ces différentes références au surnaturel (la *séancière* invoquant l'ange Gabriel, la quimboiseuse martiniquaise ou l'attitude de Sonia face à l'hindouisme), c'est un panorama de la pratique spirituelle à la Martinique.

CONCLUSION

En dernier ressort, si les prédécesseurs du genre s'emploient à donner une interprétation logique de l'inexplicable, le polar de la Caraïbe francophone ne cherche pas à renforcer le cartésianisme. Il souscrit plutôt à la coexistence de deux mondes, le visible et l'invisible si bien que les romans n'aboutissent nullement « à une explication rationnelle du surnaturel » (Guillaud et Picot, 2007 : 16). Le roman noir caribéen dévoile les brèches du cartésianisme et montre que la raison n'explique pas tout. Les investigateurs n'enquêtent pas sur l'irrationnel car s'ils le faisaient, ils le considéreraient comme étrange. En réalité, il est question d'enquêtes sur des crimes et par extension, sur la mort qui met en cause l'équilibre du monde.

Les approches face au surnaturel divergent. Les romans de Victor démystifient certaines pratiques reliées à ce culte. Le « polar vaudou », tel qu'il le pratique, cultive cette nouvelle configuration de personnages et de thématiques puisés dans les croyances populaires. Si le polar a pour objectif « l'élucidation du mystère » (Guillaud, 2007 : 16), l'irrationnel participe « au déni de toute explication » (*Ibid.*). C'est dans cette même veine que Chalumeau-Nueil font paraître *Pourpre est la mer*, tout en exploitant les lieux communs liés au vaudou. Quant à Delsham, ses deux œuvres mettent en scène la surréalité de façon différente. Dans *Chauve qui peut à Schælcher*, la surréalité prend la forme d'une quimboiseuse venant à la rescousse d'un enquêteur, tandis que dans *Valentin et Soraya*, c'est le commissaire Laval qui fait appel à une

séancier pour mener à bien son investigation. Pour ces enquêteurs, il s'agit de « raisonner *autrement* » (Petit, 2007 : 56).

En fait, l'incursion de l'irrationnel participe au réalisme romanesque caribéen. Les œuvres questionnent la matérialité dans un contexte où le surnaturel sert à conjurer le mal qui dépasse et ébranle le réel. La narration laisse peu ou pas de place au doute. Le lecteur *doit* y croire puisque la logique du texte s'élabore sur une base « logico-spirituelle ». C'est que le polar caribéen francophone accepte l'existence du surnaturel. L'appropriation du genre passe alors par une acclimatation culturelle. Par l'entremise du *bougan*, du *bòkò*, du quimboiseur et du *séancier*, le paranormal et l'inexplicable s'introduisent dans le roman noir. La présence de ces personnages correspond à une interrogation du canon du roman policier qui, à l'origine, repose sur une approche logico-déductive. L'attitude des enquêteurs antillais qui sont confrontés à l'expression du magico-religieux y participe aussi dans la mesure où « l'apparition de phénomènes surnaturels ne provoque presque jamais de réactions d'incrédulité ou de surprise de la part des personnages » (Sacré, 2014 : en ligne). Affichant leur autonomie, par rapport à la norme, les investigateurs enquêtent en tenant compte de leurs spécificités culturelles.

Somme toute, il apparaît que les auteurs caribéens campent des enquêteurs qui sont proches d'une réalité qui leur est familière. Profondément ancrée dans le réel, l'incursion de la surréalité mène à une négociation entre deux savoirs *a priori* antagoniques. L'irrationnel questionne le canon du polar à partir des valeurs et des croyances de la société caribéenne. Les textes proposent des variantes d'investigateurs qui modifient, dans une certaine mesure, la figure de l'enquêteur. L'usage du surnaturel permet aussi de décrypter un imaginaire social caribéen.

Ouvrages cités

- BABELIO (blog littéraire). 2016. « Enquêteurs de fantasy ». En ligne. 29 novembre. www.babelio.com/quiz/2283/Enqueteurs-de-fantasy.
- BÉCHACQ, Dimitri. 2008. « La construction d'un vaudou haïtien savant ». Hainard Jacques, Mathez Philippe et Olivier Schinz (dir.). *Vodou*. Genève : Infolio/ MEG.
- CHELEBOURG, Christian. 2006. *Le surnaturel, Poétique et écriture*. Paris : Armand Colin.
- CÉVRAËR, Françoise. 2009. « Enquêtes occultistes : les policiers antillais face au surnaturel ». *Présence francophone*, Numéro 72, 48-65.
Dictionnaire électronique des synonymes « Vaudou ». En ligne. 12 novembre 2015. www.crisco.unicaen.fr/des/synonymes/ vaudou.
- GUILLAUD, Lauric. 2007. « Les détectives de l'occulte : du “*psychic sleuth*” à l'enquêteur ontologique ». Lauric Guillaud et Jean-Pierre Picot (dir.). *Les détectives de l'étrange. Domaine anglo-saxon. Tome I*. Paris : Edition Manuscrit, 11-45.
- GUILLAUD, Lauric et Jean-Pierre Picot. 2007. « Avant -propos ». Lauric Guillaud et Jean-Pierre Picot (dir.) *Les détectives de l'étrange. Domaine anglo-saxon. Tome I*. Paris : Edition Manuscrit, 9-12.
- HAINARD, Jacques, Mathez Philippe et Olivier Schinz (dir.). 2008. « Introduction ». *Vodou*. Genève : Infolio/ MEG, 11-23.
- LÉTI, Geneviève. 2000. *L'univers magico-religieux antillais, ABC des croyances et des superstitions d'hier à aujourd'hui*. Paris : L'Harmattan.
- LITS, Marc. 1993. *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*. Liège : Éditions du CÉFAL.
- MALESKI, Estelle. 2003. « Le roman policier à l'épreuve littéraires francophones des Antilles et du Maghreb : enjeux critiques et esthétiques ». En ligne. 21 novembre 2016. Thèse de doctorat. Bordeaux : Université Michel de Montaigne – Bordeaux III, 2003. www.limag.refer.org/Theses/Maleski.htm.
- MASSÉ, Raymond. 2008. *Détresse créole. Ethnoépidémiologie de la détresse psychique à la Martinique*. Québec : PUL.

- NAUDILLON, Françoise. 2009. « Enquête d'histoire : le roman policier populaire de la Caraïbe ». Véronique Bonnet, Guillaume Bridet et Yolaine Parisot (dir.). *Itinéraires. Littératures, textes, culture : Caraïbe et océan indien. Questions d'histoire*. Paris : L'Harmattan, 94-108.
- N'ZENGOU-TAYO, Marie-José. 1998. « Le Vodou dans les romans et nouvelles de Gary Victor : entre fantastique et merveilleux ». En ligne. 21 novembre 2016. *Francofonía*, www.redalyc.org/articulo.oa?id=29500714.
- PETT, Maryse. 2007. « De Poe à Mérimée : savants lecteurs de savoirs étranges ». Lauric Guillaud et Jean-Pierre Picot (dir.). *Les détectives de l'étrange. Domaine anglo-saxon. Tome I*. Paris : Edition Manuscrit, 49-79.
- PIERRE, Jobnel. 2011. « Gary Victor : la société haïtienne entre sa mémoire et ses dieux ». Nadève Ménard (dir.). *Écrits d'Haïti. Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986-2006)*, Paris : Karthala.
- SACRÉ, Sébastien. « Spiritualité et réalisme merveilleux dans la littérature caribéenne francophone : la reconstruction d'une identité ». En ligne. 2 décembre 2014. Thèse de doctorat. Toronto : University of Toronto, 2010. tspace.library.utoronto.ca/bitstream/1807/33825/6/Sacre_Sebastien_R_201011_PhD_thesis.pdf.
- TODOROV, Tzvetan. 1970. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Le Seuil.
- VAN DINE, S.S. 1928. « Vingt règles pour le crime d'auteur ». En ligne. 29 avril 2014. www.noircommepolar.com/f/curiosa.php?curiosa_menu=3.